

# LETTERA AMOROSA



AVANT-PROJET DE CREATION

**Compagnie Corps Conducteurs  
2007**

**Compagnie Corps Conducteurs**

Au premier soir de l'été, parmi les choses belles dont je veux faire l'éloge est l'homme. L'homme au centre des choses que je veux célébrer. Non pas l'homme maître des choses et des bêtes, mais l'homme maître de la femme, l'homme pourvu de sexe d'homme et le sort qu'il me fait.

Ingrate envers les mères qui ont soigné ma faim et m'ont fait grandir sans désir, j'aime l'homme qui rouvre la faim et qui ne la guérit jamais. J'aime l'homme d'un incurable désir. Debout, couché, son corps est toujours un modèle.

Mireille Sorgue

Elle est nue. Ses vêtements ôtés en une chute de lourde neige, la voici bien plus ample et diverse que je ne la savais – continent dénoué que tenteraient presque îles et archipels, et les profondes incisions marines.

Elle est nue. Le mot rayonne et non moins se ferme sur ce qu'il y entre de radical et d'ultime, sur l'absence d'échappatoire, toute retraite coupée. Retirée aussi loin que possible, adossée à l'enfance d'avant la pudeur, elle nous attend là, dans le radieux dénuement de ceux qui se dépouillèrent.

François Solesmes

Dans ce monde indigent, où l'on ne rencontre plus que parodie d'amour – et le tumulte fait autour de ce mot ne peut nous abuser : solitude et froid s'étendent chaque jour davantage –, tu n'aurais cessé d'affirmer, de maintenir les droits de l'amoureuse. Dénonçant du même coup l'usage que la plupart font de leur cœur, de leur peau. Tu étais née pour reconnaître l'amour sous ses oripeaux comme un prince infortuné à qui on rendrait justice. Pour le reconnaître et le restaurer, de ta voix pulpeuse, de ta langue – et qu'il me plaît donc qu'un même mot désigne le langage et puis cela qui fut si mobile fruit charnu.

Pour une fois – car il y eut si peu de voix majeures chez les amoureuses, au long des siècles – une voix de femme s'apprêtait avec assurance, avec témérité, à proclamer les droits d'un amour totalitaire, intolérant, dédaigneux de toute clause de sauvegarde, affranchi de toute mauvaise conscience. Déjà, par ses premiers accents, elle rendait à l'amour sa belle santé, elle en justifiait l'âpreté, les exigences.

François Solesmes, *L'Amante*.

*« Celui de nous qui vivra après l'autre, s'il en a le courage et la force, devra assumer double vie, Nous prolonger, Nous perpétuer, ne Nous rendre qu'ensemble. »*

M. S. Lettre du 26-XI-1963

Je veux dire ta main sous laquelle je m'éveille au désir, au plaisir. Ta main si lente à me séduire. Si sagement, si savoureusement lente. Je veux dire ces prémices plus émouvantes que celles du jour ou de l'avril : quand chancellent les verticales ; quand toute flamme se couche, s'allonge, comme celle bleue de nos veines. Quand j'attends que tu me touches comme folle que sonne l'heure.

Mireille Sorgue, *L'Amant*.

Mes mains m'étonnent. Sereines devant l'étoffe, le bois, le cuir, l'écorce, les voici gagnées d'une fièvre, d'une détresse de bête captive tirant sur son attache. Je les vois, devançant tout geste, voleter autour de cette femme, s'affoler de ce qui s'offre à elles, et de dépit rêver de ravages. Mains mouvements dans l'instant les traversent, se combattent, renoncent, renaissent – et tant de désordre et de désarroi me laissent interdit.

François Solesmes, *De la Caresse*.



**Compagnie Corps Conducteurs**

## MIREILLE SORGUE ET FRANÇOIS SOLESMES

*Je m'avise que ces lettres n'ont le moindre poids que doublées des tiennes – nos voix nouées comme nos mains...*

M. S.

*Mon amour, dans tout ce dont je suis privé, c'est ma parole qui le plus tenacement se sent veuve.*

F. S.

Les histoires d'amours entre écrivains abondent. Peu ont produit des textes en écho aussi incandescents que ceux de Mireille Sorgue et de François Solesmes.

1961 : François Solesmes lit la dissertation lauréate du concours général. Pressentant qu'il avait affaire à un écrivain, il écrit à Mireille Sorgue une lettre admirative. Entre la jeune femme de 17 ans et cet écrivain de dix-sept ans son aîné commence une correspondance quasi quotidienne qui s'étalera sur plus de cinq ans. Aujourd'hui publiées, les *Lettres à l'amant* témoignent de la naissance d'un amour pour cet homme, d'abord confident, puis ami et enfin amant.

Ces lettres n'avaient pourtant pas vocation à être publiées. Ce qu'elle destinait à la publication, c'est une *Célébration de la main amoureuse*, dont elle conçoit le projet à 19 ans :

*Demain, je veux écrire un grand poème indélébile, à ta jouissance seule, miroir de sorcière où chacun reconnaisse l'autre au centre du soleil...*

*Je veux t'écrire un grand poème indélébile, « pour ta jouissance seule », et la mienne, initiale, que la tienne colore par avance, pondère et prolonge. Et je sens bien qu'il serait de pur artifice de chercher à présent d'autres « bonnes » raisons, des raisons « honorables »... Et ce n'est pas tant pour survivre que pour vivre que je veux écrire. J'écrirai comme on fait l'amour.*

Pâques, 1963

Ce livre, auquel elle travailla plusieurs années, elle ne l'achèvera pas : elle meurt tragiquement à 23 ans, le 17 Août 1967. Publié quelques mois après sa mort, ce texte nous est connu sous le titre *L'Amant*.

Vingt-deux ans plus tard, François Solesmes publie *De la caresse*, qui lui est ainsi dédié :

*« A Mireille Sorgue  
qui incomparablement célébra la main amoureuse,  
ces pages d'un dialogue jamais interrompu. »*

C'est ce dialogue solaire, à mille lieues d'une certaine débauche actuelle de sexe triste, que nous souhaitons faire entendre.

## EXTRAIT

**LUI :**

**Elle est nue. Ses vêtements ôtés en une chute de lourde neige, la voici bien plus ample et diverse que je ne la savais – continent dénoué que tenteraient presque îles et archipels, et les profondes incisions marines.**

**ELLE :**

L'amant docile se couche sur le ventre.  
Ses fesses sont l'image de l'innocence.  
Leur courbe candide me dispose à la tendresse.  
Je le regarde.  
Il est plus beau qu'un cheval mais je l'enfourcherais en vain. Je glisserais sur ce dos lisse qui ne mène nulle part.  
N'est-ce un plaisir que pour les yeux ? Je me penche sur ses cuisses. Il me livre le parfum de foin noir et de vase que diffuse la fleur mauve qui le clôt, seul point féminin de son corps.  
J'ai découvert sa racine. Elle se renfle sous mes doigts comme les muscles d'un chat satisfait.  
Et lorsqu'il se retourne et me montre son désir, je tremble.

**LUI :**

**Elle est nue. Le mot rayonne et non moins se ferme sur ce qu'il y entre de radical et d'ultime, sur l'absence d'échappatoire, toute retraite coupée. Retirée aussi loin que possible, adossée à l'enfance d'avant la pudeur, elle nous attend là, dans le radieux dénuement de ceux qui se dépouillèrent.**

**ELLE :**

Si vain le regard, qu'ils avaient fermé les yeux. Ils s'aveuglaient à leur double évidence. Incrédules, et comme s'ils avaient voulu se vérifier, ils tendaient leurs mains pour se toucher, avec ce désespoir que l'on a devant les choses trop belles dont on ne peut croire qu'elles vous sont destinées ou seulement qu'elles existent...

**LUI :**

**Mes mains m'étonnent. Sereines devant l'étoffe, le bois, le cuir, l'écorce, les voici gagnées d'une fièvre, d'une détresse de bête captive tirant sur son attache. Je les vois, avançant tout geste, voler autour de cette femme, s'affoler de ce qui s'offre à elles, et de dépit rêver de ravages.**

**ELLE :**

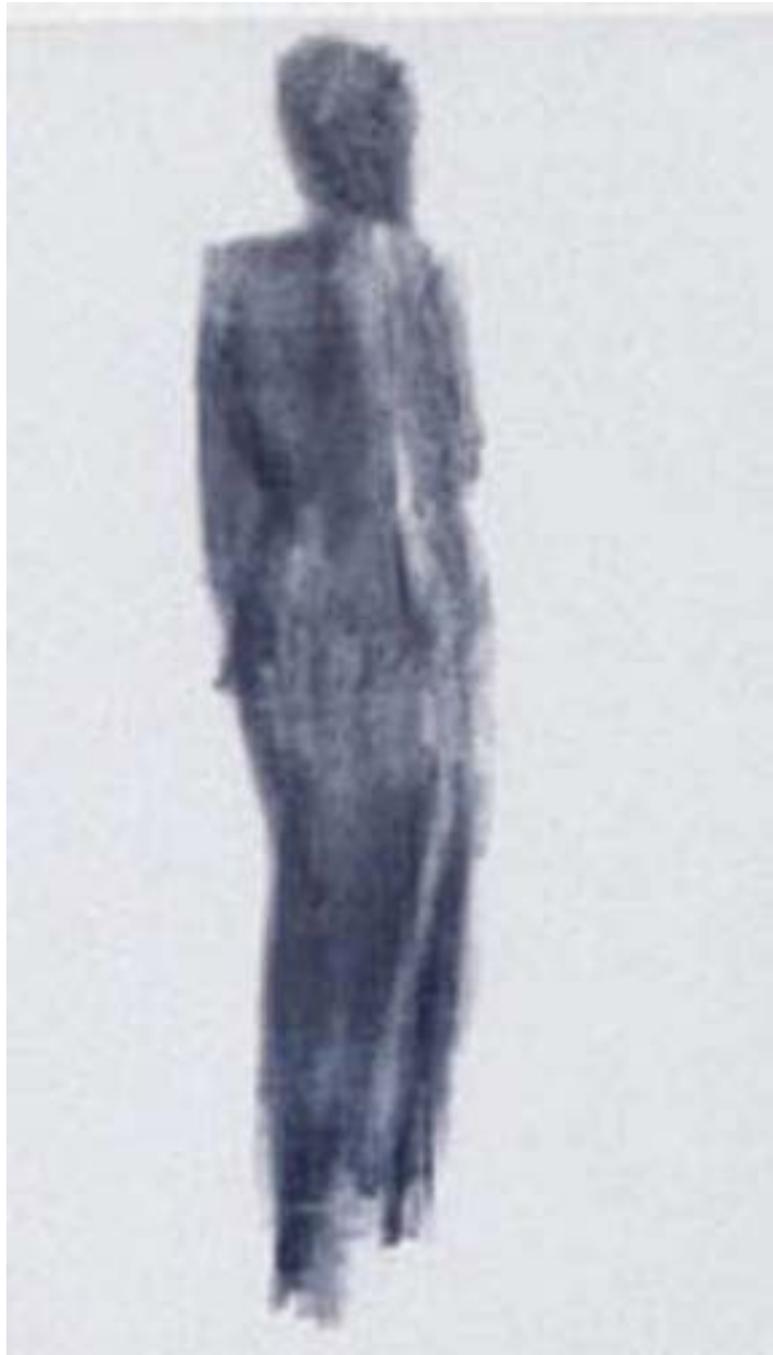
De grandes mains scrupuleuses, de grandes mains indiscretes la découvraient. Et tout son corps, sous cet appel, tout son corps nommé, honoré, se trouvait enfin justifié.  
(41)

**LUI :**

**Maints mouvements dans l'instant les traversent, se combattent, renoncent, renaissent – et tant de désordre et de désarroi me laissent interdit.**

**ELLE :**

Justifiées ses propres mains ! Depuis ce jour, le souvenir du corps qu'elles avaient tenu donnait à ses mains leur juste poids, avec la grâce qu'il faut pour se mouvoir. Depuis ce jour, elle regardait ses mains comme un miracle.



**Compagnie Corps Conducteurs**

**L'AMANT** © Editions Albin Michel

**DE LA CARESSE** © Editions Phébus

*D'autres portèrent le langage à son point extrême de tension, le soumièrent à une charge explosive, le convertirent à l'éclair ou au diamant. Mais qui, mieux que toi, sut l'engager si avant dans la chair sans qu'il y perdît sa grâce et sa race ?*

F. S., *L'Amante*

*Je ne cède pas aux mots pour t'écrire, et mes propos ne sont pas de broderie – mais le canevas de l'être, la toile nue, l'ossature mise à jour – Non développement mais dépouillement (...) comme un acte testamentaire de mes éphémères richesses...*

M. S., *Lettres à l'Amant*.

« *Un grand poème indélébile* » : l'expression est empruntée à Saint-John Perse. Au travers de cette référence se lit le modèle de Mireille Sorgue : formée par ces lyriques que sont Perse, Claudel et Aragon, il s'agira d'écrire un éloge, « *un éloge du climat de l'amour beaucoup plus que de la main amoureuse* » (lettre du 27 septembre 1965).

Deux voix : celle d'une jeune femme qui assiste en elle à la révélation du désir et de l'amour ; celle d'un homme qui fait l'éloge de la caresse. Chacun des deux écrit, à vingt ans de distance, pour dire les fastes du corps à corps amoureux. Mais là où la première écrit pour se révéler toute à elle-même, pour que le cri devienne chant et le silence poème, le second écrit comme pour conjurer la mort qui s'est insinuée entre eux.

En vertu d'un cliché tenace, il serait tentant de croire que la première se situerait dans l'ordre des sentiments, tandis que l'autre serait du côté de l'érotisme. L'œuvre respective de ces deux incandescents montre qu'il n'en est rien : tous deux sont poètes, tous deux vibrent dans le plaisir du même élan spirituel. La corde tendue monte vers le ciel, fût-il de chair, et devient foudre. Tous deux s'inventant l'un l'autre sortent de leurs dialogues de mots et de mains transfigurés, sublimés.

Nous avons voulu le dialogue de ces deux voix, comme il eut lieu dans la vie. Aux chants de *L'Amant* répondront donc les chants de *De la caresse*, où la présence n'y est pas moins infinie, exaltée, douloureuse que l'absence.

Immobiles, nous sommes immobiles, engagés dans une fascination réciproque par ces doigts qui la vendangent et font fleurir d'une grappe défaite une huile mince... Ah ! que son aveu me bouleverse, ainsi recueilli à pleines mains ! Et quelle étreinte d'ombre exerce sur notre vie une poignée de pulpe... Il faudrait s'en tenir indéfiniment à ce toucher indicible, à la mainmise sur cette fourche où elle afflue de tous ses sucs ; en faire le terme de notre quête, à quoi nous incline encore un soudain sentiment d'hégémonie, comme si l'on tenait là l'entière création et qu'on fit baigné de lumière. Ainsi arrimé, son corps cependant supplie qu'on poursuive : cette main ne saurait le sceller, moins encore combler l'espace en deuil de mer qu'enferme le ventre ; elle ne saurait délivrer cette femme de soi. Son corps supplie, et moi j'ai soif d'une caresse non plus à distance et comme propagée jusqu'à nous, mais immédiate, mais intérieure et qui néanmoins m'enveloppe. Soif d'un toucher qui me dilate et m'épanouisse, immense et tenu. De tant avoir sillonné ce corps, le désir me voit d'une mutuelle absorption où s'abolit l'écran auquel je me heurtais. Et puisque scissure il y a, que se devine un seuil, je m'y engagerai. Pour m'établir en ce corps comme la main occupe un fant... Oui, l'heure est venue des noces. Tout ce qui précède les fomentait. Et mille pages ne suffiraient à épuiser l'instant où, huileusement, toute peau effacée, toute chair dépliée, je cède à l'attraction de sa nuit. Mille pages qui diraient le seul franchissement du goulet - le haut-fond rocheux reconnu au passage - et le débouché dans le noir éblouissement où Elle nous donne licence de nous repaître de saveurs. Souffle suspendu, dans l'inquiète stupeur de qui passa par mégarde les limites d'un domaine interdit, je demeure immobile d'abord. Je fais le point, dans la nuit sans étoiles. Je me convaincs d'être là par faveur et non par intrusion. Je m'assure qu'on attend de moi la poursuite d'un acte qui ne se conçoit pas sans expansion, qui peut-être développe une manière d'acharnement. Mais un acte pur relève du jeu, de la danse, et ce ventre saisi par le rythme déjà le dit, ce ventre dont j'épouse l'oscillation marine. Aussi allons-nous, encore et encore, à la rencontre chacun du sang massé de l'autre. Moins pour les heurter que pour les fondre, les dissocier à peine, puis les amalgamer à nouveau. Dans une chaleur, une saveur croissantes, nous débouçons sans nous laisser l'un dans l'autre, au sein d'un soleil commun. Encore et toujours, nous polissons notre trésor de sucs et - toute notre vie tournée vers lui - le regardons nous mirer... jusqu'à ce que tel un fruit qui s'abandonne, il nous entraîne en son vertige et « crève en gemmes rouges de jus ». Et le soleil aussi se déchire en phosphènes, le soleil crie, la terre se dérobe, une mer nous recueille, ténébreuse comme ces plaintes de femme engorgée, suffoquée de la vague déferlant dans le chenal. Que grâces soient rendues à Celle-là qui, pour avoir été si bien présente, instante sous mes mains, y lissa cette lumineuse image que ses formes seules n'auraient engendrée. Et grâces encore et surtout pour la nostalgie dont elle chargea ces mains, puisque je sais ainsi qu'une caresse peut laisser dans l'âme trace aussi vaste que l'effacement d'un navire à l'horizon, qu'un haut vol de migrateurs, que la chute d'une feuille morte en sous-bois... Immobiles, nous sommes immobiles, engagés dans une fascination réciproque par ces doigts qui la vendangent et font fleurir d'une grappe défaite une huile mince... Ah ! que son aveu me bouleverse, ainsi recueilli à pleines mains ! Et quelle étreinte d'ombre exerce sur notre vie une poignée de pulpe... Il faudrait s'en tenir indéfiniment à ce toucher indicible, à la mainmise sur cette fourche où elle afflue de tous ses sucs ; en faire le terme de notre quête, à quoi nous incline encore un soudain sentiment d'hégémonie, comme si l'on tenait là l'entière création et qu'on fit baigné de lumière. Ainsi arrimé, son corps cependant

## DRAMATURGIE / SCENOGRAPHIE (esquisse)

*Comprends-tu que je sois tenté d'entretenir en moi la fiction d'une fille qui nous aurait quittés sur la ligne de crête de l'année, au plus fort de la plus haute saison, pour aller vivre de l'autre côté ?*

F. S. *L'Amante*.

*Je me souviens au matin d'un bien-être auprès de toi, et d'un grand calme dans la chambre. J'en oublierai le décor, hors peut-être les rideaux épais interposés entre le monde et nous. Chambre : quelconque, et lit quelconque, mais qui fut le nôtre.*

M. S., *Lettres à l'Amant*.

**Deux acteurs.** Un homme, une femme.

En fait, d'abord une voix. Celle du souvenir. C'est sa voix qu'on entend dans le théâtre de la mémoire.

Puis la deuxième. C'est la première qui fait naître l'autre. Les amants s'engendrent l'un l'autre. F. S. révèle sa destinée littéraire à M. S. Il la révèle en tant que femme, aussi. Mais *L'Amant* a engendré *De la caresse*. Et Mireille Sorgue ne vit que par le souvenir de François Solesmes.

Et ici, à notre tour, nous prenons le relais.

**Plateau nu.**

**Les lumières seules**, qui rendent présent, qui font absence. F. S. seul demeure. Le livre est une stèle (un tulle ?). Dehors, le monde appelle. Dedans, Mireille appelle.

Deux distances.

Celle, présente, de la séparation ; celle, future, de la mort.

Et l'écriture, toujours, qui s'opiniâtre à rendre présent ce qui est absent, à conjurer la mort. Et l'écriture, toujours, qui s'opiniâtre à rendre absent ce qui est présent. Dans cet entre-deux naît la parole érotique, et le geste aussi, qui s'approche infiniment de ce qu'il ne saisira jamais que dans l'effleurement.

Les voix se succèdent, s'échangent, s'enchevêtrent comme débat amoureux. Il arrive parfois que dans cet abandon, dans cet emmêlement de deux voix, deux corps, on ne sache plus qui est qui ni jusqu'où.

Pudeur. il n'est rien qui dans leurs écrits puissent s'apparenter à l'obscénité de certains déballages contemporains. Si dire, c'est faire, il ne sera pas question pour nous de faire en disant. L'érotique du théâtre est dans la distance, la métaphore, l'asymptote des corps qui génère et justifie la parole.

Cette distance, c'est aussi celle, poignante, qui s'instaure entre le geste et la parole, entre le passé de l'étreinte à jamais révolue et le présent de l'écriture qui la ressuscite éternellement.

## MUSIQUES

*Et puis embrasse-moi – pour que se taise non seulement ma bouche, mais toute voix véhémence... Fais-moi taire, oh fais-moi taire, je t'en prie.*

M. S., 20 mars 1963

*Quand, je le demande, a-t-on aussi exactement exprimé l'amour sans lui retirer pour autant son caractère d'indicible ?*

F. S., *L'Amant*

Dans sa correspondance, Mireille Sorgue se réfère à maintes musiques que les deux amants connaissaient.

Jean-Sébastien Bach : Magnificat (« *L'âme est debout* »). Concerto pour violoncelle seul.

Vivaldi : Concerto pour deux trompettes (« *cette musique faite pour célébrer ta victoire* »).

Mozart : 23<sup>ème</sup> concerto pour piano et orchestre, K 488 (« *cette musique pour t'attendre* »).

Concerto pour flûte et harpe KV 299 ; Concerto pour clarinette.

Albinoni : Adagio (« *celle qui rouvre la blessure d'une suite de nuits confondues* »).

« Mon amant de Saint-jean », (L. Agel et E. Carrara).

« Kalinka » : (« *Ah ! taisons-nous, ami, taisons-nous ! Je l'entendis si souvent cet été...* »).

« Chanson noire », Aragon / Léo Ferré. Hélène Martin.

« Il n'y a pas d'amour heureux », Aragon / Léo Ferré. Hélène Martin.

## ILLUSTRATIONS

RODIN : *Le Cercle des amours*  
NICOLAS DE STAEL : *Nu de dos, Nu de profil*  
JEAN FAUTRIER : *Nu couché*

## LE METTEUR EN SCENE

Né en 1962 à Paris, Philippe RENAULT est Agrégé de Lettres modernes. Il a suivi des cours d'art dramatique dans la Compagnie du Sapajou (Annie NOËL), au CDN du Nord-pas-de-Calais (Jean-Louis MARTIN-BARBAZ), à l'Ecole du Passage (Niels ARESTRUP).

Avec Stéphane BRAUNSCHWEIG, il joue en 1985 le rôle du Roi dans *Le Grand Roque*, d'Alain SHAFFNER, et le rôle du Tambour-Major dans *Woyzeck*, de BÜCHNER Créé au Festival d'Alès, en 1988, le spectacle sera repris à Aubusson, Montreuil, Châteauroux.

Publie *Corps conducteurs*, un livre de poèmes, en 1988 aux Editions Sidérales.

En 1991, il obtient une bourse d'écriture de la Fondation BEAUMARCHAIS pour *Nous ne sommes pas au monde*, une pièce sur l'absence de RIMBAUD. Elle sera créée en Février 1996 au Théâtre des Déchargeurs, à Paris, dans une mise en scène de Vicky MESSICA, à l'occasion du centenaire de la mort de VERLAINE.

En 1995, il devient enseignant dans les classes à option Art dramatique en Lycée. Dès lors, il effectue régulièrement des stages de dramaturgie et de jeu sous la direction de metteurs en scène tels que Anita PICCHIARINI (sur *Roberto Zucco*), Ivan DOBTCHEV et Margarita MLADENOVA (sur *La Cerisaie*), Philippe LANTON (sur *La Mort de Danton*), Jean-Pierre VINCENT (sur *Rouge, noir et ignorant ; Pièces de guerre ; Les Suppliantes*), Philippe CALVARIO (sur SHAKESPEARE)...

En 1998, il devient journaliste et membre du comité de rédaction à la revue des arts

vivants *Cassandra*. Il y donnera une quarantaine d'articles.

En Novembre 2000, il la quitte pour fonder la **Compagnie Corps Conducteurs**, qui s'installe en résidence au Théâtre du Lycée COROT, à Savigny-sur-Orge. En 2001, il monte avec ses membres une adaptation du *Songe d'une nuit d'été*, de SHAKESPEARE, qui leur vaut d'être invités au Festival National du Théâtre Amateur.

En Juin 2002, la compagnie crée *Vie et mort de Yolek, clown*. En Février 2002, ce spectacle reçoit trois distinctions lors de la « 7<sup>e</sup> rencontre du jeune théâtre » organisée par Savigny-sur-Orge : Prix du Jury, Prix du Public, Prix de la meilleure création originale. La municipalité lui passe commande d'une prochaine création pour Février 2004 : il s'agira de *La Dispute*, de MARIVAUX.

En Mai 2002, il est lauréat du concours d'écriture dramatique de Vaison-la-Romaine pour *Labyrinthe et autres ciels*, où cette dernière a été créée dans le cadre de son Festival en Juillet 2003.

En Novembre 2002, il achève l'écriture de *Les Déserteurs*.

En Juillet 2004, il écrit *Les Quatre Saisons, Fantaisie météorologique pour climats tempérés*.

Janvier 2005 : il crée *Rimbaud le fils*, de Pierre MICHON à la MJC de Savigny.

Tournée en 2006 (Chilly-Mazarin, Paris, Charleville-Mézières...).

Printemps des poètes 2006 : la compagnie crée *De la plume à l'épée*, commande de la ville de Montrouge sur les poètes de la Pléiade. La compagnie travaille enfin sur les *Petits poèmes en prose*, de Baudelaire, dans lequel elle implique des amateurs.